

MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE

TOME XIX

L'ÉVOLUTION GRAMMATICALE
À TRAVERS
LES LANGUES ROMANES

PEETERS

2011

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
PRÉVOST Sophie. Expression et position du sujet pronominal: evolution en français	13
STARK Elisabeth. Fonction et développement du marquage différentiel de l'objet direct en roumain, en comparaison avec l'espagnol péninsulaire.....	35
MAIDEN Martin. Suppléance romanche, hétéroclisie roumaine, défektivité ibéroromane: trois manifestations de la «morphologie profonde» du verbe roman.....	63
FAGARD Benjamin. Conjonctions et grammaticalisation: le cas des langues romanes	79
FLORICIC Franck. Le vocatif et la périphérie du système des cas: entre archaïsmes et innovations.....	103
TASMOWSKI Liliane. Grammaticalisation et classification: le cas du roumain.....	135
LAMIROY Béatrice. Degrés de grammaticalisation à travers les langues de même famille.....	167

DEGRÉS DE GRAMMATICALISATION À TRAVERS LES LANGUES DE MÊME FAMILLE

Abstract

This paper is devoted to a series of empirical data which suggest that languages within a same genealogical family grammaticalize at a different pace. Evidence is provided by data from three Romance and three Germanic languages belonging to central topics, such as auxiliaries, verbal tenses, existential sentences or indefinite pronouns. French and English thus seem to be far more grammaticalized than Spanish and German, respectively. Although the question why this is so is not really addressed in this paper, the author hypothesizes that both internal and external factors interact in a cumulative way.

1. Introduction

L'hypothèse centrale de cet article est qu'une propriété fondamentale de la grammaticalisation que tous les spécialistes reconnaissent¹, à savoir son caractère graduel, s'applique aussi à l'intérieur d'une famille généalogique. Cette hypothèse s'articule doublement: d'une part, certaines langues présentent plus de zones de grammaticalisation que d'autres et d'autre part, on observe qu'un même phénomène peut être plus avancé sur l'échelle de grammaticalisation dans une des langues de la même famille. C'est surtout ce deuxième aspect qui sera développé ici. Nous montrerons ainsi que le français est la plus grammaticalisée parmi les langues romanes, tout comme l'anglais est la plus avancée des langues germaniques. De façon analogue, l'espagnol et l'allemand apparaissent comme les langues les plus conservatrices, l'italien et le néerlandais occupant une position intermédiaire:

- (1) a. français > italien > espagnol
b. anglais > néerlandais > allemand

Comme plusieurs approches, parfois fort différentes, ont été proposées pour définir la notion de grammaticalisation, nous adoptons le point de vue défendu par Heine & Narrog (2010) notamment, que la grammaticalisation est le résultat d'une interaction entre des facteurs d'ordre phonétique, morphosyntaxique, sémantique et pragmatique. Quant aux critères invoqués

1. Les termes utilisés diffèrent selon les auteurs: on parle d'un *continuum* (Brinton 1988), d'une *chaîne* (Heine & Kuteva 2002), d'une *échelle* («cline» Hopper et Traugott 2003) ou d'un *cheminement* («pathway» Bybee et al. 1994, Bisang 1996).

pour identifier et décrire des processus de grammaticalisation, nous retenons les quatre mécanismes proposés par les mêmes auteurs, à savoir

- l’extension d’un élément à d’autres contextes discursifs et à d’autres locuteurs, pouvant entraîner des réinterprétations dues à des inférences;
- la désémantisation ou le *semantic bleaching*, donc la «jvellisation» du sens original;
- la décatégorialisation ou la perte de propriétés morphosyntaxiques propres aux unités lexicales (ou aux formes moins grammaticalisées);
- l’érosion phonétique.

D’après Heine et Narrog (2010), ces quatre mécanismes renvoient précisément aux aspects pragmatique, sémantique, morphosyntaxique et phonétique du phénomène et suivraient en outre cet ordre chronologique, l’érosion étant en effet un symptôme qui peut ne pas être pertinent (encore), alors qu’un processus de grammaticalisation a bel et bien été enclenché. S’ils reconnaissent l’importance des critères avancés par Lehmann (1995), tels que l’*obligatorification*² et la *paradigmatisation*,³ ils ne le considèrent toutefois pas comme une condition *sine qua non* du phénomène mais plutôt comme un effet secondaire et prédictible à partir du critère de la décatégorialisation (Heine et Narrog 2010, note 2). Nous croyons en revanche que la paradigmatization joue un rôle crucial dans le procès parce que la constitution de paradigmes est un élément clé de la composante grammaticale d’une langue. Ainsi nous souscrivons à l’idée de Lehmann (1995: 164) qu’un état de langue dans lequel le locuteur dispose d’un «choix libre d’éléments en fonction des intentions communicatives» est nettement moins grammaticalisé que celui où «le choix est systématiquement contraint et l’emploi quasiment obligatoire». Nous sommes de même encline à penser que la notion de perte de variabilité paradigmaticque⁴ doit être prise dans un double sens, comme le suggère Lehmann (1995: 132)⁵: elle peut être intraparadigmatique ou interparadigmatique. En effet, la réduction du choix ne vaudrait pas uniquement

2. On entend par là qu’un item grammaticalisé est plus obligatoire parce qu’il fait désormais partie d’un paradigme: il ne correspond plus à un choix libre de la part du locuteur qui peut choisir entre plusieurs mots du lexique. Ainsi Lehmann (1995:164) oppose le «free choice of items according to communicative intentions» au «choice systematically constrained: use largely obligatory».

3. Lehmann (1995: 135): «The process of paradigmatic integration or paradigmaticization leads to leveling out of the differences with which the members were equipped originally» (Le processus d’intégration paradigmaticque ou de paradigmatization fait que les différences qui caractérisaient les membres du paradigme à l’origine s’estompent).

4. Lehmann (1995:123) définit cette notion comme suit: «The paradigmatic variability of a sign is the possibility of using other signs in its stead or of omitting it altogether» (La variabilité paradigmaticque d’un signe est la possibilité d’utiliser d’autres signes à sa place ou de l’omettre tout à fait).

5. «What is meant here by paradigmatic cohesion or paradigmaticity is the formal and semantic integration both of a paradigm as a whole and of a single subcategory into the paradigm of its generic category” (nous soulignons).

à l'intérieur d'un même paradigme (des mots du lexique devenant membre d'un paradigme fermé) mais concernerait également la réduction du nombre de paradigmes. Ainsi, si le choix, notamment aspectuel, dont dispose le locuteur pour présenter une situation passée se réduit de deux possibilités à une, comme nous le verrons ci-dessous à l'occasion de déclin du passé simple en français, nous aurions tendance à parler également dans ce cas-là d'une paradigmatization et donc d'une grammaticalisation.

Plusieurs remarques préliminaires s'imposent. Tout d'abord, il faut souligner que les échelles de (1) ne sont aucunement à interpréter comme une espèce de jauge qui permettrait de calculer la distance entre les langues respectives de la même famille et leur langue mère. De même, aucun jugement de valeur n'est associé à ce schéma. En outre, il s'agit là d'une tendance générale pour laquelle nous avancerons plusieurs exemples, mais il existe néanmoins des contre-exemples: la grammaticalisation étant un phénomène complexe, il est normal que le changement linguistique dans lequel il s'inscrit ne soit ni rectiligne ni déterministe. Autrement dit, ce que nous avançons ici correspond à une tendance, dont nous allons montrer qu'elle est robuste, plutôt qu'à un principe universel absolu. Certains processus de grammaticalisation peuvent en effet commencer mais s'arrêter en cours de route, tout comme on peut observer des cheminements inverses, des cas de *dégrammaticalisation* (Norde 2009). On invoquera ainsi que le français a connu la même montée des clitiques que l'espagnol ou l'italien devant le premier verbe des constructions infinitives, phénomène qu'on peut analyser comme un cas de *coalescence* puisque le deuxième verbe est absorbé dans le groupe verbal qui forme un tout, et de *décatégorialisation* puisque le deuxième verbe perd sa capacité de régir son propre complément. Au XVII^e siècle, on lit encore chez Vaugelas «*je ne le veux pas faire sera meilleur que je ne veux pas le faire* parce qu'il est incomparablement plus usité» (cité par Grevisse-Goosse 2007: 885). Alors que l'italien et l'espagnol ont maintenu la montée des clitiques dans *it. lo voglio fare*, *esp. lo quiero hacer*,⁶ le français a réintroduit à partir du XVIII^e siècle (sauf pour les verbes causatifs et les verbes de perception) l'ordre où le clitique figure devant l'infinitif dont il dépend.

De même, le français tout comme l'italien ont deux auxiliaires du passé pour les verbes intransitifs, *être* vs *avoir*, *essere* vs *avere*. La même situation existait en espagnol ancien où *haber* comme *ser* fonctionnaient comme auxiliaires du passé de certains verbes intransitifs jusqu'à la fin du XVI^e siècle, ex. *soy muerto* 'je suis mort', *eres llegado* 'tu es arrivé' (Lapesa 1983: 400). Mais après une longue période de flottement, l'espagnol a fini par attribuer une fonction grammaticale spécifique à chacun des auxiliaires: *haber* pour le passé et *ser* pour le passif. Autrement dit, la *paradigmatization* des auxiliaires du passé est plus nette en espagnol actuel qu'en français et en italien.

6. En fait cette structure co-existe à côté de celle où l'infinitif se fait suivre du pronom enclitique, par ex. *it. voglio farlo*, *esp. quiero hacerlo*.

Mentionnons encore un dernier exemple. En italien, le verbe de mouvement *andare* ne s'est pas grammaticalisé en auxiliaire du futur, contrairement à ce qu'on observe pour *aller* en français, et pour *ir* en espagnol et en portugais. Autrement dit, l'espagnol et le portugais se sont davantage grammaticalisés sur ce point que l'italien :

- fr. Il va pleuvoir.
- esp. Va a llover.
- pt. Vai chover.

Toutefois, tout comme les cas de *dégrammaticalisation*, qui représenteraient au maximum 10% des cas (Heine & Narrog 2010) ne remettent pas foncièrement en cause le principe de l'unidirectionalité de la grammaticalisation, nous pensons avoir assez d'arguments pour montrer que le français est indubitablement plus grammaticalisé que les autres langues romanes. Par ailleurs, si ce que nous avançons est vrai pour trois langues appartenant à deux familles de langues, il est évident que de plus amples recherches sont indispensables pour répondre à la question de savoir si, comme certaines études le suggèrent (Audring 2006, Kürschner 2006, Loengarov 2006), le schéma sous (1) pourrait être complété de la façon suivante :

- (2) a. français > italien > espagnol > portugais > roumain
- b. anglais > langues scandinaves continentales > néerlandais > allemand > islandais.

Notons d'ailleurs d'emblée que les données concernant les langues germaniques discutées ici seront plus lacunaires que celles qui ont trait aux langues romanes : nous ne tenons qu'à les évoquer dans la mesure où elles suggèrent que ce qui saute aux yeux pour les langues romanes, à savoir le degré nettement plus avancé de grammaticalisation d'une langue par rapport aux autres, semble être vrai pour d'autres familles de langue. On peut en effet se demander dans quelle mesure le phénomène décrit ici vaut du point de vue typologique en général. Si cela s'avérait être le cas, une autre question s'impose, celle du pourquoi : comment se fait-il que certaines langues présentent des stades plus avancés de grammaticalisation que d'autres ? Nous ne pouvons évidemment répondre à cette question qui correspond à un vaste programme de recherche, nous ne ferons que suggérer, comme le faisait Meillet (1912) d'ailleurs pour le changement linguistique en général, que le rythme de grammaticalisation d'une langue est sans doute le résultat conjoint de facteurs internes et externes⁷, les deux ayant un effet cumulatif.

Quant aux facteurs internes, nous souscrivons à l'hypothèse centrale que la motivation sous-jacente à tout phénomène de grammaticalisation répond à un besoin fondamental de communiquer de façon efficace (e.a. Geurts

7. Pour Meillet, le facteur externe concernait essentiellement l'emprunt lexical. Ici nous songeons plutôt à des facteurs tels que la politique linguistique d'un pays, le degré d'homogénéité de la communauté linguistique ou encore, le contact entre locuteurs de langues différentes (cf. Heine & Kuteva 2005).

2000, Haspelmath 2000). Dans ce sens, la grammaticalisation répond à une double recherche de structures à la fois plus simples (plus économiques du point de vue du locuteur) et plus «extravagantes» (plus économiques du point de vue de l'interlocuteur). Dans les deux cas, la répétition fréquente par les usagers joue un rôle crucial pour que les nouvelles formes s'étendent, à d'autres locuteurs comme à d'autres contextes (Bybee et al. 1994: 8, Krug 2001). Nous pensons par ailleurs que les processus de grammaticalisation peuvent converger à l'intérieur d'une langue, aboutissant ainsi à certains remodèlements fondamentaux au niveau macro-structural, comme le suggère Marchello-Nizia (2006a: 231) pour le système des déterminants français, parce qu'une fois qu'un mécanisme est déclenché, il peut avoir un effet de boule de neige, entraînant d'autres changements en cascade.

Notre article est organisé comme suit. Dans une première partie, nous rappellerons quelques données bien connues, relatives à la phonétique et à la morphologie des langues romanes et germaniques, qui sont à première vue indépendantes de la grammaticalisation mais qui montrent amplement que le français et l'anglais ont évolué davantage que les autres membres de leurs familles typologiques. Nous décrirons dans la deuxième partie plusieurs phénomènes de grammaticalisation proprement dits qui confirment notre hypothèse sur le degré avancé du français et de l'anglais. Le fait que la grammaticalisation dans ces langues soit plus avancée répondrait alors à une logique qui serait en accord avec un cadre plus large, affectant le changement linguistique général des langues en question.

2. L'évolution historique en général: phonétique et morphologie

2.1. Langues romanes

2.1.1. Phonétique

2.1.1.1. Rappelons que seules les langues romanes occidentales ont maintenu à l'époque du roman commun le [s] final, tant dans la zone verbale (par ex. à la 2^e personne du sg. et du plur. *amas/amatis*) que nominale (par ex. l'accusatif pluriel *rosas/populos*). En français cependant, le [s] final s'est progressivement amuï à partir du XIV^e siècle alors qu'il s'est maintenu dans toutes les autres langues romanes occidentales. Autrement dit, le français a subi sur ce point une érosion phonétique que n'ont pas connue les autres langues:

fr.	tu aimes	[ɛmə]	/	roses	[Rozə]
esp.- ptg.	amas	[amas]	/	rosas	[rɔsas]

2.1.1.2. Toutes les langues romanes ont simplifié le système vocalique hérité du latin classique (Harris & Vincent 1988: 30)⁸. Mais alors que l'italien

8. Le latin avait cinq voyelles du point de vue de la qualité: i, e, a, o et u. Cependant la quantité était phonologique en latin classique, par conséquent le système comptait en fait 10 phonèmes vocaliques.

dispose actuellement de quatre voyelles finales pour les noms (a, o, e et i) et l'espagnol de trois (e, o et a) pour les noms communs, le français a réduit toutes les voyelles finales à zéro sauf le –a qui s'est amuï en «e muet»:⁹

it. rosa [rɔza] 'rose' / libro [libro] 'livre' / ponte [pɔnte] 'pont' / libri [libri] 'livres'
 esp. rosa [rɔsa] 'rose' / libro [libro] book' / ponte [pɔnte] 'pont'
 fr. rose(s) [Rozə] / pont [pɔ̃]

2.1.1.3. Les langues romanes (sauf le sarde, le catalan, l'occitan et le portugais) ont connu une diphthongaison, attribuée à un allongement excessif de la voyelle sous l'accent. Cette diphthongaison, dite romane, est ascendante: elle se définit par l'ouverture du segment final de [ɛ] et [ɔ] tonique non entravé (ɛ > je; ɔ > wo > we > ø / œ). Mais le français¹⁰ a introduit vers le VIII^e siècle des diphthongues supplémentaires, descendantes, caractérisées par fermeture du segment final des [e] et [o] toniques en syllabe ouverte (e > ej > oj > wɛ > wa / ɛ; o > ow > ɛw > ø / œ). Nous ne nous prononcerons pas sur une éventuelle influence du francique sur le gallo-roman pour expliquer cette diphthongaison française (Pierret 1985: 188), elle montre toutefois que la phonétique du français a évolué davantage que celle des langues romanes voisines:

Diphthongaison romane:

lat. potet > it. può / esp. puede / fr. peut
 lat. pes/pedem > it. piede / esp. pie / fr. pied

Diphthongaison française

lat. me > it. me / esp. me / fr. moi
 lat. solus > it. solo / esp. solo / fr. seul

2.1.2. Morphologie

2.1.2.1. Un fait remarquable de la morphologie du français est la simplification extrême du paradigme verbal et nominal, en tout cas si on le compare à celui des langues voisines, l'espagnol et l'italien en l'occurrence. Si on examine les verbes de la première classe, on compte six personnes verbales en espagnol et en italien, alors que le français ne dispose que de trois formes différentes [ə], [ɔ̃], [e]¹¹:

9. Ceci ne vaut pas évidemment pour les emprunts, par ex. une *soprano*, une *pizza*, etc.

10. König & Gast (2007: 24) notent aussi que l'anglais connaît plus de diphthongues que l'allemand. Il est intéressant de signaler ici qu'une des différences frappantes entre le néerlandais du Nord, plus innovateur, et celui du Sud, plus conservateur, est que les Hollandais tendent à diphthonguer le [e] et le [o] là où les Belges prononcent des monophthongues. Ainsi, *veel* 'beaucoup' se prononce [ve:l] en Belgique mais [fe:j] aux Pays-Bas.

11. Si on tient compte du fait qu'à l'oral la première personne du pluriel est souvent remplacée par *on* (par ex. *nous on part en Espagne*), il ne reste que deux morphèmes flexionnels différents, [ə] et [e].

lat.	esp.	it.	fr.
cant-o	cant-o	cant-o	(je) chant-e
cant-a-s	cant-a-s	cant-i	(tu) chant-es
cant-a-t	cant-a	cant-a	(il) chant-e
cant-a-mus	cant-a-mos	cant-iamo	(nous) chant-ons
cant-a-tis	cant-á-is	cant-a-te	(vous) chant-ez
cant-a-nt	cant-a-n	cant-a-no	(ils) chant-ent

L'ancien français disposait d'un morphème spécifique pour chacune des personnes: *-e* ou \emptyset pour la 1^{ère}, *-es* pour la 2^e, *-e* ou *-t* pour la 3^e, *-ons* ou *-ions* pour la 4^e, *-ez* ou *-iez* pour la 5^e et *-ent* pour la 6^e (Glessgen 2007: 207). A partir du moyen français cependant, les morphèmes des trois personnes du singulier deviennent identiques puisque le *-s* de la 2^e personne s'amuit, tout comme la terminaison de la 3^e du pluriel. Cette simplification du paradigme a sans aucun doute favorisé l'expression du sujet au moyen des pronoms personnels qui marquent désormais la personne (cf. Harris 1978: 129-132, Marchello-Nizia 2009). Notons que les pronoms personnels des trois personnes du singulier ainsi que de la 3^e du pluriel sont devenus des clitiques en français, contrairement à leurs équivalents espagnols et italiens.

fr.	– Qui vient?
	– *Je / tu / il / elle / ils / elles
esp.	– ¿ Quién viene?
	– Yo / tú / él / ella / ellos / ellas
it.	– Chi viene?
	– Io / tu / egli / lei / loro

Le stade de clitique est bien sûr plus «avancé» sur l'échelle de grammaticalité bien connue (Hopper & Traugott 2003:7) puisque sa *coalescence* (Lehmann 1995: 164) ou son manque d'autonomie est plus grande:

item lexical > item grammatical > clitique > affixe > zéro

On remarquera pour finir que le pronom *il* subit actuellement à l'oral une érosion phonétique, puisque devant consonne il est souvent remplacé par [i], par ex. *Jean, il vient* [ʒã i vjẽ]

De même, dans la zone nominale, l'amüissement du *-s* final a entraîné que le nombre n'est plus marqué par un morphème différent pour le singulier et pour le pluriel (*arbre / arbres* [aRbRə]), contrairement à l'espagnol qui marque toujours le pluriel avec le morphème *-s*, et à l'italien qui distingue systématiquement le singulier du pluriel mais qui, comme le remarque très justement Stark (2007), dispose d'un système plus complexe et plus équivoque puisque le pluriel peut être marqué, selon le cas, par la voyelle finale *-e* (ex. *rose* 'roses'), *-i* (ex. *cani* 'chiens') ou *-a* (ex. *braccia* 'bras'). Comme cela a été noté à plusieurs reprises, l'amüissement de la finale du pluriel en français a eu pour effet que le nombre s'est exprimé par un déterminant prénominal: tant l'article défini comme l'indéfini et le partitif sont

des formes grammaticalisées issues respectivement du démonstratif, du numéral et de la préposition *de* + article (Carlier 2007, Marchello-Nizia 2006a, 2006b).

2.1.2.2. La simplification de la morphologie du français concerne également les tiroirs verbaux. À l'oral, le passé simple est devenu extrêmement rare dans pratiquement tout l'Hexagone, ayant été remplacé progressivement par le passé composé (Grevisse-Goosse 2007: 882). En espagnol par contre, tant écrit que parlé, l'équivalent du passé simple, le *pretérito indefinido*, est parfaitement vivant. On observe que le pendant italien, le *passato remoto* est en perte de vitesse, surtout dans le Nord de l'Italie¹²:

- fr. a. ?? Hier il vint.
b. Hier il est venu.
- it. a. ? Ieri venne.
b. Ieri è venuto.
- esp. a. Ayer vino.
b. ?? Ayer ha venido.¹³

On assiste, toujours en français parlé, à la disparition parallèle de l'imparfait du subjonctif:

- fr. a. Je voudrais qu'il soit là.
b. ?* Je voudrais qu'il fût là.

Une fois de plus, cette forme est tout à fait productive en espagnol et en italien où elle est obligatoire dans la subordonnée qui dépend d'un verbe au passé ou au conditionnel:

- esp. a. Querría que estuviera aquí.
b. * Querría que esté aquí.
- it. a. Vorrei che fosse qui.
b. * Vorrei che sia qui.

Du point de vue morphologique, l'imparfait du subjonctif est corrélé à la forme du passé simple, la voyelle thématique étant identique: que l'on compare *tu parlas / que tu parlasses; tu finis / que tu finisses; tu plus / que tu plusses* (Riegel, Pellat & Rioul 1994: 251, Soutet 2000: 21, 26). Il est plausible que le déclin du passé simple ait entraîné celui du subjonctif imparfait, même si le déclin général du subjonctif en français (Loengarov 2006, Lamiroy & De Mulder, à paraître) a sans doute également contribué au même effet.

12. Il est intéressant de signaler que le passé simple en France a également résisté bien plus longtemps dans le Midi que dans le Nord (Grevisse-Goosse 2007: 882).

13. C'est en tout cas vrai pour l'Espagne péninsulaire. Selon certains locuteurs de pays d'Amérique latine, le passé composé serait utilisé même pour renvoyer à des situations totalement révolues (Scott Schwenter: communication personnelle).

2.2. Langues germaniques

2.2.1. Phonétique

2.2.1.1. Les trois langues germaniques dont il est question ici ont subi une réduction phonétique des voyelles finales. Aucune des trois n'a maintenu l'ancienne terminaison $[-an]$ qui marquait à la fois certaines formes verbales et certains noms, par ex. anc. anglais *slapan* 'dormir', anc. néerlandais *voghalan* 'birds'. Alors qu'en anglais $[-an]$ fut réduit à zéro, aussi bien pour le nom que pour le verbe, en allemand le morphème s'affaiblit dans les deux cas, en $[\ə]$ et en $[\ən]$ respectivement. Le néerlandais occupe une position intermédiaire entre l'allemand, plus conservateur, et l'anglais, plus innovateur, puisque on trouve zéro pour le nom et $[\ən]$ pour l'infinitif (Van Haeringen 1956, Hüning et al. 2006):

allemand	néerlandais	anglais
schlafen 'dormir'	slapen	sleep
Sonne 'soleil'	zon	sun

Figure 1: L'évolution du morphème $[-an]$

2.2.1.2. Le système phonologique de l'anglais standard ne contient aucune des fricatives suivantes de l'allemand, ni la palatale $[\ç]$ (ex. *Licht* 'lumière'), ni la vélaire $[x]$ (ex. *kochen* 'cuisiner'), ni l'uvulaire $[\chi]$ (ex. *Dach* 'toit'). Que ces sons aient fait partie de l'inventaire phonétique de stades plus anciens de l'anglais est pourtant suggéré par l'orthographe "gh" sans doute prononcé comme $[\ç]$ dans des mots tels *right*, ou $[x]$ dans des mots comme *laugh* ou *Loch Ness* (König & Gast 2007:11). En néerlandais moderne, on trouve les allophones $[x]$ et $[\chi]$, mais non $[\ç]$: le néerlandais est donc, une fois de plus, à mi-chemin entre l'allemand et l'anglais: c'est pourquoi Van Haeringen (1956) parlait déjà du néerlandais comme d'une langue «sandwich» entre l'allemand et le néerlandais.

2.2.2. Morphologie

2.2.2.1. C'est bien connu, la morphologie riche et complexe de l'allemand s'oppose au système de marquage très pauvre de la morphologie anglaise (König & Gast 2007:56sqq). Comme on le voit ci-dessous, le néerlandais est plus riche que l'anglais, mais plus pauvre de ce point de vue que l'allemand:

allemand	néerlandais	anglais
3 articles	2 articles	1 article
der Tag 'le jour'	de dag	the day
die Sonne 'le soleil'	de zon	the sun
das Wasser 'l'eau'	het water	the water

Figure 2: Les articles définis

On observe une différence analogue au niveau des morphèmes du pluriel : alors que l'allemand utilise 5 allomorphes pour marquer le pluriel (König & Gast 2007:56ff),¹⁴ l'anglais n'utilise plus, sauf exception, que le seul morphème *-s*,¹⁵ tandis que le néerlandais alterne selon le cas *-s* ou *-en* :

allemand	néerlandais	anglais
5 allomorphes	2 allomorphes	1 morphème
Länd- er	land- en	country- s
Buchstabe- n	letter- s	letter- s
Herz- e	hart- en	heart- s
Mensch- en	mens- en	person- s
Mädchen- ø	meisje- s	girls- s

2.2.2.2. Alors que l'anglais ne marque quasiment pas l'accord entre le verbe et le sujet, puisque sur six formes verbales, cinq sont identiques, l'allemand dispose de quatre ou de cinq formes différentes (selon la classe verbale). Le néerlandais se situe de nouveau entre les deux, avec trois formes différentes :

anglais	néerlandais	allemand
I come	ik kom	Ich komm- e / Ich schlaf- e
you come	jij kom- t	du komm- st / du schläf- st
he come- s	hij kom- t	er komm- t / er schläf- t
we come	wij kom- en	wir komm- en / wir schlaf- en
you come	jullie kom- en	ihr komm- t / ihr schlaf- t
they come	zij kom- en	sie komm- en / sie schlaf- en

2.3. Conclusion provisoire

Les données décrites ci-dessus montrent que l'évolution historique des trois langues romanes et germaniques examinées ici est systématique, au sens où on constate tour à tour que le français et l'anglais sont les langues qui du point de vue phonétique et morphologique se sont érodées et simplifiées bien plus que les autres. Si l'allemand est manifestement la langue la plus conservatrice, le néerlandais se trouvant entre les deux, les choses sont un peu moins tranchées pour l'espagnol et l'italien.

Dans ce qui suit, nous nous pencherons sur des phénomènes de grammaticalisation qui vont dans le même sens, suggérant que le français et l'anglais se sont grammaticalisés davantage que les autres langues de leur famille. Autrement dit, l'hypothèse esquissée au début semble se vérifier de manière générale.

14. Dans certains cas on combine les deux, auquel cas les marques du pluriel sont redondantes, ex. *Haus* vs *Haüs-er*.

15. Les morphème *-en* (*ox/oxen*) tout comme les cas de syncrétisme (*sheep/sheep*) et les pluriels irréguliers (*mouse/mice*) sont des exceptions.

3. La grammaticalisation

Pour situer les idées et avant d'entrer dans le vif du sujet, citons l'exemple emblématique de Meillet (1912): le substantif latin *casa* qui s'est grammaticalisé pour donner la préposition *chez* en français. Cette grammaticalisation n'a simplement pas eu lieu en italien ni en espagnol, puisque les deux ont maintenu le nom avec le sens lexical plein de 'maison'. Nous allons voir ci-dessous d'autres exemples qui montrent que le français, sans qu'on sache pourquoi, est toujours en tête sur l'échelle de grammaticalisation.

3.1. Langues romanes

3.1.1. Auxiliaires

Les auxiliaires¹⁶ ont été définis par Heine (1993) comme des verbes TAM, c'est-à-dire des verbes qui expriment le temps, l'aspect ou la modalité. Du point de vue syntaxique, leur propriété définitoire est qu'ils sont nécessairement suivis par une forme non finie du verbe, autrement dit ils excluent la complétive (Gross 1975, Lamiroy 1999):

- fr. Jean termine de / commence à manger.
- esp. Juan termina de / comienza a comer.
- it. Gianni termina di / comincia a mangiare.

Plusieurs faits suggèrent que la classe des auxiliaires français est plus grammaticalisée que celle des auxiliaires espagnols et italiens, tout d'abord parce que la variabilité paradigmatique au sens de Lehmann (1995) est plus limitée en français que dans les langues voisines. Le français compte en effet moins d'auxiliaires (52 verbes, Gross 1975) que l'italien (115 verbes, Lamiroy 1999) et l'espagnol (172 verbes, Lamiroy 1999)¹⁷. Ces langues disposent en effet d'une plus grande variation lexicale, par exemple pour exprimer l'aspect inchoatif:

- esp. Ana empezó / comenzó / se metió a reír.
- fr. Anne a commencé / s'est mise à rire.
- esp. Ana se puso / se echó / rompió a reír.
- fr. * Anne s'est posée / s'est jetée / s'est cassée a rire.
- it. Poi però (in)cominciarono / si misero a piangere.
- fr. Après cependant ils ont commencé / se sont mis à pleurer.

16. Nous incluons dans cette catégorie ce que la grammaire traditionnelle a parfois appelé des *semi-auxiliaires* : comme la grammaticalisation d'un verbe plein en auxiliaire est quelque chose de graduel, il est normal que certains aient atteint le stade ultime d'auxiliarité, d'autres non (cf. Lamiroy 1999, Squartini 1998).

17. Plusieurs de ces verbes espagnols et italiens prennent nécessairement un sujet de type [+ hum], ce qui signifie qu'ils n'ont pas subi d'extension maximale (et n'ont donc pas atteint le stade final de la grammaticalisation), à l'encontre des auxiliaires prototypiques (par ex. *aller*) qui admettent jusqu'à un sujet impersonnel, ex. *il va falloir travailler d'arrache-pied*.

- it. Poi però scoppiarono a piangere.
 fr. * Après cependant ils ont explosé à pleurer.

Une autre raison qui explique que la classe des auxiliaires français est plus petite est que certaines catégories aspectuelles ne sont plus exprimées à l'aide d'un auxiliaire. C'est le cas par exemple des itératifs:¹⁸

- esp. Vuelve a llover.
 it. Torna a piovere.
 (II-) retourne à pleuvoir
 'Il pleut de nouveau.'
- esp. Solía verla cada día.
 it. ?? Soleva vederla ogni giorno¹⁹.
 (II-) avait l'habitude voirACC-3sg chaque jour
 'Il avait l'habitude de la voir tous les jours.'

Notons toutefois que l'ancien français avait le pendant exact de *soler* / *solere*, à savoir *soloir* :

- En la maisun son pere se soleit osteler Richier de Legle.
 (*La Vie de Saint-Thomas le Martyr*, apud Tobler-Lommatzsch 1925-2002)
 'Richier de Legle avait l'habitude de s'installer chez son père.'
 Trois javeloz porter soloit. (*Perceval*, ibidem)
 'Il avait l'habitude de porter trois javelots sur lui.'

Une remarque analogue vaut pour l'expression de l'aspect progressif. Alors que l'espagnol et l'italien recourent toujours à *estar* (ou *ir*) et *stare* (ou *andare*) suivis du gérondif, le français a innové en créant à partir du XVII^e siècle le tour *être en train de* suivi de l'infinitif. On trouve encore des exemples de l'ancienne construction dans des expressions semi-figées comme ci-dessous dans l'exemple b :

- esp. Está / va diciendo mentiras.
 it. Sta / va dicendo delle bugie.
 fr. a. * Il est/va disant des mensonges.
 Il est en train de mentir.
 b. Le problème va croissant.

Que la construction avec gérondif ait disparu est étonnant à première vue dans la mesure où quelqu'un comme Palsgrave est frappé par son caractère très usuel au XVI^e siècle :

- But many tymes the frenchmen use the participle of a verbe (...) for the tenses of verbes: *que vous yroye deuisant* for *que vous deuiseroye*.
 'Mais souvent les Français utilisent le participe du verbe (...) au lieu d'un temps du verbe: *que vous yroye deuisant* au lieu de *que vous deuiseroye*.'

18. Notons que ces auxiliaires ont à leur tour des variantes, par ex. en espagnol *acostumbrar* + infinitif est un synonyme de *soler*.

19. Selon Renzi & Salvi (1991: 521) *solere* est archaïque ou littéraire. Plusieurs locuteurs natifs le considèrent désormais comme agrammatical.

(Palsgrave, *Esclaircissement de la langue française*, 1530 apud Schøesler 2006)
 Notre zèle fait merveilles quand il va secondant notre pente vers la haine, la
 cruauté, l'ambition (...). (Montaigne, *Essais* II, 12, ibidem)

Plusieurs analyses ont été proposées pour rendre compte de la disparition de ce tour progressif. Comme le signale Schøesler (2006), les grammairiens normatifs du XVII^e siècle ont commencé à critiquer l'usage excessif de la construction, considérée comme un italianisme. Or Schøesler minimise le poids de cette décision de politique linguistique et propose en revanche un fait relevant de l'évolution interne du système verbal français, à savoir la concurrence croissante avec la valeur progressive intrinsèque de l'imparfait. Nous pensons qu'un autre facteur encore a pu jouer un rôle dans l'émergence de *être en train de*²⁰, peut-être de manière convergente avec l'argument avancé par Schøesler. On se trouve évidemment au départ devant une construction plus expressive ou plus "extravagante" que celle avec gérondif, mais ce qui nous paraît décisif est qu'elle s'aligne formellement sur toutes les autres structures à auxiliaire qui se définissent par l'emploi de l'infinitif.²¹ La structure infinitive aurait en quelque sorte eu un effet magnétique attirant tous les verbes à valeur TAM dans le même moule formel, le paradigme auxiliaire + infinitif²². La condamnation normative de la construction avec gérondif a évidemment pu accélérer l'extension de *être en train de* + infinitif, qui au départ se construit avec sujet [+hum] et se fait suivre de verbes d'action, mais qui s'emploie actuellement avec toutes sortes de sujets et toutes sortes de verbes, y compris des verbes d'état.²³

Si l'espagnol et l'italien recourent à deux types de structure syntaxique pour les auxiliaires aspectuels, le gérondif pour exprimer l'aspect progressif, la structure infinitive dans les autres cas, le français n'en a plus qu'une: tous les verbes TAM se font suivre de l'infinitif, et de l'infinitif seulement. Si on prend le terme de *paradigmatisation* de Lehmann (1995) au sens indiqué plus haut, renvoyant non seulement aux membres à l'intérieur d'un même paradigme mais au nombre de paradigmes disponibles pour rendre des sens comparables, on peut dire que le français, dont la classe des auxiliaires est non seulement plus réduite mais aussi syntaxiquement plus homogène, est plus grammaticalisé que l'italien et l'espagnol.

20. L'étymologie de *être en train* n'est pas claire, *train* ayant au départ le sens de 'mouvement collectif d'animaux', par ex. *un train de mulets portant des vivres*: pour une discussion détaillée, voir Mortier (2007:173).

21. Notons que *aller*+infinitif à sens futur se généralise vers la même époque (Gougenheim 1929:86).

22. Il existait d'ailleurs deux autres tours à sens progressif construits avec l'infinitif: *être à* et *être après*. Ils n'ont pas survécu en français hexagonal, mais *être après* s'utilise encore au Québec.

23. Mortier (2007: 224) signale que les verbes d'état sont rares après *être en train de*, ce qui n'est pas étonnant puisqu'il s'agit d'un tour qui exprime l'aspect progressif, mais ils ne sont pas exclus, par ex. *Ecoutez, je ne suis pas sûr d'y croire comme vous êtes en train de croire que j'y crois* (exemple Frantext).

3.1.2. *Les temps du passé*

Nous avons mentionné plus haut (cf. 2.1.2.2) la disparition à l'oral du *passé simple*, temps du verbe qui a été remplacé progressivement par le *passé composé*. Cette évolution, qui débuta également au XVII^e siècle, a fait l'objet d'une série d'analyses depuis Foulet (1920), qui attribua à la complexité formelle de ce temps la raison de sa disparition. Foulet cite Vaugelas à l'appui, selon lequel l'emploi du passé simple était responsable d'un "grand désordre de parler". Cette explication semble cependant peu convaincante dans la mesure où les temps équivalents de l'espagnol et de l'italien présentent la même complexité formelle, et ont pourtant résisté au passage du temps. Selon Wilmet (1976) et Schøesler (2006), la raison du déclin du passé simple est plutôt à chercher dans une réorganisation interne du système des tiroirs verbaux. Ainsi, Wilmet attribue la perte du passé simple au fait que le temps comme catégorie verbale s'impose de plus en plus au détriment de l'aspect verbal: puisque le rôle premier du passé composé n'est plus d'exprimer l'aspect perfectif (qui était sa valeur d'origine), ce temps devient disponible pour renvoyer à des faits passés, qu'ils soient perfectifs ou non. Mais l'hypothèse de Detges (1999: 47), qui explique le progrès du passé composé en termes de grammaticalisation, nous paraît la plus intéressante. En effet, la généralisation du passé composé serait le résultat d'une *subjectification*: ayant au départ une valeur perfective (au sens de *perfectum*: un fait passé dont le résultat perdure jusqu'au moment présent), le passé composé permet une inférence, qui consiste à rapprocher le fait passé du moment de l'énonciation, et donc du sujet parlant lui-même²⁴. Le passage de la valeur avant tout aspectuelle à la valeur temporelle du passé composé serait donc motivée par l'intention (bien sûr inconsciente) du locuteur de signifier qu'un évènement a réellement eu lieu. Autrement dit, le locuteur ne rapporte pas seulement un fait passé, il exprime son attitude personnelle en l'authentifiant. Detges montre d'ailleurs de façon très convaincante que les premiers exemples du nouvel emploi du passé composé sont majoritairement des phrases où le sujet est à la 1^{re} personne du singulier.

En termes comparatifs, le français aurait donc subi un processus de grammaticalisation par subjectification au niveau des temps du passé qui fait totalement défaut en espagnol, mais qui semble être en train de se mettre en place en italien.

3.1.3. *Les phrases existentielles*

Les trois langues romanes examinées ici disposent d'une construction présentative existentielle construite à l'aide de *avoir / haber* en français et en espagnol et d'un adverbe locatif *y* (incorporé au verbe en espagnol), de *essere* en italien combiné à l'adverbe locatif *ci*. Alors qu'en français et en

24. Signalons que Grevisse-Goosse (2007: 882), sans parler de *subjectification* évidemment, fait une remarque tout à fait analogue.

espagnol, on a affaire à un verbe impersonnel, en italien le verbe *essere* se conjugue à la 3^e personne du singulier ou du pluriel. Ces constructions ont fait récemment l'objet d'une étude de corpus (Meulleman, à paraître), à qui nous empruntons les exemples suivants (p. 243-244):

- fr. «Accréditer l'idée que derrière un diplôme **il n'y a** plus rien est dangereux pour l'avenir d'une génération», prédit le dirigeant de l'UNEF-ID. (Le Monde, 02/02/1994)
- esp. **Hay** quien opina que una cultura subvencionada es una cultura sin futuro, pero la marginación histórica del gallego merece una reparación. (El Cultural 17/10/02)
'Il y en a qui pensent qu'une culture subventionnée est une culture sans avenir, mais la marginalisation historique du gallicien mérite une réparation.'
- it. O vogliamo parlare della questione dei parcheggi? Qui **ce ne sono** in strada. (Corriere della sera 08/11/07)
'Ou voulons-nous parler de la question des parkings? Ici il y en a dans la rue'.

Meulleman (à paraître: chapitre 8) explique les différences entre les trois structures étudiées en invoquant la théorie de la grammaticalisation. Elle applique systématiquement les critères de Lehmann (1995) aux trois constructions présentatives et arrive à la conclusion que si on prend en compte les grands symptômes d'un processus de grammaticalisation, la perte de poids du signe, la perte d'autonomie et la perte de variabilité, le *il y a* français est sans conteste le plus grammaticalisé des trois: il est quasiment devenu un introducteur figé, alors que *hay* tout comme *c'è* ont encore le statut de véritables prédicats d'existence. Meulleman montre tout d'abord que le tour existentiel est de toutes façons grammaticalisé dans les trois langues; la différence qui existe entre les trois constructions concerne donc une phase tardive du processus. En effet, les verbes correspondant à *avoir* et *être* n'ont plus guère leur sens lexical de 'posséder' ou de 'exister', ils sont par conséquent désémantisés, tout comme l'adverbe locatif *y /ci* qui n'a plus son sens spatial.

Du point de vue de l'intégrité du signe, Meulleman signale que *il y a* a subi le plus clairement une perte de poids, tant du point de vue phonétique que sémantique. Effectivement, *il y a* présente des signes d'érosion phonétique qui ne valent ni pour *hay* ni pour *c'è* et qu'on observe même à l'écrit (exemple emprunté à Meulleman p. 235):

Elle fait de nous des écorchées vives, répond Martha Graham, qui aussitôt passe à l'acte, en se lacérant la poitrine pour dévoiler ses viscères. Rassurez-vous, **y a** un truc. (Le Monde 28/01/1994)

Quant à la désémantisation, la structure existentielle italienne serait celle qui aurait gardé le plus son sens de verbe lexical signifiant la 'présence d'un être dans un endroit'. Il y aurait donc, plus que pour les deux autres langues,

un phénomène de *divergence* au sens de Hopper (1991:24), c'est-à-dire le maintien simultané du sens lexical et du sens grammatical. En effet, on trouve des cas de *esserci* en italien qui ne pourraient être traduits par *il y a* ou *hay* en français et en espagnol respectivement (Meulleman, p. 236)²⁵:

Bertinotti mi scuserà ma il discorso che sto per fare è lo stesso che faccio anche quando lui non c'è. (Corriere della sera, 04/09/05)
'Que Bertinotti m'excuse mais le discours que je vais faire est le même que je fais aussi quand il n'est pas là.'

Que *il y a* se soit le plus désémantisé des trois est suggéré surtout par le fait qu'il s'utilise couramment²⁶ en français comme un simple dispositif dont la fonction essentielle est d'éviter qu'un SN indéfini (thème) apparaisse devant le verbe, le rhème figurant dans une pseudo-relative (cf. Béguelin 2000), dans des cas comme:

(II) **y a** un type qui est venu ce matin.
(II) **y a** un verre qui s'est cassé.

Si ces cas sont intraduisibles par *hay* en espagnol, certains spécialistes de l'italien parlé mentionnent un emploi avec une relative «faible» (Fiorentino 2006) qui ressemble à la structure française, par ex. *C'è un uomo che corre* 'il y a un homme qui court'. Notons que cet emploi n'est guère mentionné par les grammaires traditionnelles et qu'il est considéré comme «non standard» (Aureli 2003): il se pourrait qu'on se trouve là devant un emploi embryonnaire en italien d'une construction qui s'est désormais répandue en français.

Quant à la perte en variabilité, celle-ci concerne le processus par lequel l'élément qui se grammaticalise devient obligatoire dans un nombre croissant de contextes et se manifeste donc par une extension des emplois. Ainsi, Meulleman (p. 241) observe que *il y a* sert comme outil restrictif si on veut focaliser un SN:

Il n'y a que la mort qui tire des accents véritablement tragiques au saltimbanque. (Le Monde 28/02/94)

Seule la mort ... serait également possible à l'écrit en tout cas, mais ce qui est crucial ici est qu'en espagnol et en italien, on doit nécessairement recourir à *sólo / solo* respectivement, *hay* et *c'è* n'ayant pas connu d'extension à ce type d'emplois.

Par ailleurs, si on examine le type de SN qui figure dans la structure existentielle, l'espagnol *hay* répond le plus strictement à la *condition de définitude*: comme une des fonctions essentielles de ces constructions au

25. Ceci pourrait toutefois être dû au fait qu'on a affaire au verbe 'être' en italien alors qu'on a 'avoir' dans les deux autres langues, 'être' se prêtant davantage à la localisation spatiale que 'avoir'.

26. D'après Meulleman (à paraître: 250), ce type de séquence correspond à un tiers des cas de *il y a* dans le corpus oral d'Aix-en-Provence (CORPAIX).

départ est d'introduire un nouveau référent, celui-ci sera normalement précédé d'un déterminant indéfini. En effet, le corpus espagnol ne présente aucun cas où *hay* serait suivi d'un SN introduit par un démonstratif ou d'un N propre, et les cas où le SN est précédé de l'article défini sont exceptionnels²⁷. En français et en italien en revanche, cette condition est beaucoup moins stricte, les deux semblent échapper à la restriction de définitude (Meulleman, p. 245):

- it. Al fianco del regista **ci sono** Sienna Miller (...), il grande Jeremy Irons, ... (Corriere della sera 04/09/2005)
 'A côté du metteur en scène il y a Sienna Miller, le grand Jeremy Irons, ...'
 fr. Ainsi à Roncevaux **il y a** Roland, son cor et son épée, ça fait trois. (Le Monde 28/02/1994)

Il faut toutefois noter que ce relâchement est plus significatif dans le cas du français que celui de l'italien puisque seul *il y a* est vraiment une construction impersonnelle qui appelle un SN indéfini. En italien en effet, *c'è* peut apparaître avec un sujet préverbal comme *un romanzo* dans l'exemple suivant:

- Se tutti vogliono scrivere il proprio romanzo, vuol dire che un romanzo che parli di tutti non **c'è**. (Corriere della sera 20/10/08)
 'Si tout le monde veut écrire son propre roman, cela veut dire qu'un roman qui parle de tout le monde n'existe pas.'

Et enfin, notons que *il y a* présente une décatégorialisation plus évidente que *hay* et *c'è*. D'une part il est employé en tant que locution prépositionnelle temporelle, ex. *il est arrivé il y a 10 minutes*. D'autre part, dans les cas notés plus haut, très courants à l'oral, où *il y a* est suivi d'un SN plus relative, on est passé d'un verbe constructeur à un simple dispositif qui permet d'éviter qu'un SN indéfini apparaisse devant le verbe (Lambrecht 1994:169)²⁸. En fait le même dispositif s'est étendu à des SN définis dans des exemples du type:

- Il y a sa mère qui est hospitalisée.
 Il y a ma voiture qui est en panne.

L'étude de corpus de Meulleman (p. 256) montre finalement que la fixation est également plus nette dans le cas de *il y a* puisqu'on constate une tendance bien plus prononcée à occuper une position fixe dans la phrase, à savoir la position initiale, que pour *hay* et *c'è*. De plus, si le SN existant suit évidemment

27. Il s'agit de cas où malgré l'article défini, le référent est pragmatiquement nouveau, par ex. *Lo que le pido a este partido es que en las gradas haya la máxima euforia y el máximo apoyo a los jugadores* (Faro de Vigo 15/06/01). 'Ce que j'attends de ce match est qu'il y ait la plus grande euphorie dans la tribune et le plus grand soutien des joueurs'.

28. L'espagnol et l'italien disposent de l'inversion du sujet dans ce cas-là. En français, où l'inversion est devenue hautement contrainte, on comprend qu'un autre mécanisme se soit mis en place pour obtenir le même effet.

le verbe dans la plupart des cas dans les trois langues, il peut le précéder en espagnol et en italien (il est souligné dans les exemples suivants):

- it. Più eritropietina c'è più il midollo fabbrica globuli rossi. (Corriere della sera, 01/08/08)
 'Plus il y a de l'éritropoétine, plus la moëlle fabrique de globules rouges.'
- esp ... lo que está claro es que pocas personas **hay** en España capaces de hablar de fútbol con tanta facilidad y tanta elocuencia. (El Norte de Castilla 24/01/2001)
 'ce qui est clair est qu'il y a peu de personnes en Espagne capables de parler de foot avec autant de facilité et autant d'éloquence.'

En français, le SN n'a pas cette mobilité puisqu'il est exclu devant *il y a*, sauf dans la conditionnelle en *si* et à condition qu'il soit précédé d'un N n:

Si erreur il y a, on la découvrira très vite.

3.1.4. Conclusion provisoire

Les trois phénomènes décrits ci-dessus suggèrent la même conclusion: le français s'est grammaticalisé davantage que les deux autres langues romanes. Nous pourrions multiplier les exemples et renvoyer à d'autres phénomènes qui vont dans le même sens, l'emploi du subjonctif (Loengarov 2006), celui du passif pronominal (Lamiroy 1993), celui des prépositions (Lamiroy 2001). Pour des raisons de place, nous nous contentons d'évoquer ci-dessous très brièvement un autre domaine totalement indépendant de ce qui précède, celui des démonstratifs. Pour plus de détails, nous renvoyons à Marchello-Nizia (2009) et Lamiroy & De Mulder (à paraître).

Le latin classique avait un système complexe de pronoms et adjectifs démonstratifs qui indiquaient le rapport entre le référent de celui-ci et les autres participants de l'acte de parole (*is* étant le pronom à fonction anaphorique, *ipse* et *idem* marquant l'identité):

- hic 'proche de la 1^{re} personne'
 iste 'proche de la 2^e personne'
 ille 'proche d'une autre personne'

Ce système a subi plusieurs modifications depuis le latin mais ce qui est remarquable est que l'espagnol actuel a maintenu un système démonstratif à trois volets, en fonction de la proximité par rapport au locuteur et à l'interlocuteur:

- esp. este 'proche de la 1^{ère} personne'
 ese 'position intermédiaire'
 aquel 'loin du locuteur' (dans le temps ou dans l'espace)

L'italien n'en a maintenu que deux:

- it. questo 'proche de la 1^{re} personne'
 quello 'loin du locuteur' (dans le temps ou dans l'espace)

Le français enfin, qui connaissait en ancien français les deux formes *cist* (pour un référent proche du locuteur) et *cil* (pour un référent loin du locuteur), a réduit le paradigme des démonstratifs à une seule forme neutre *ce* pour les déterminants et *ce + lui* pour le pronom. Les suffixes *-ci* et *-là* s'ajoutent évidemment au N ou au pronom pour indiquer la proximité ou l'éloignement du référent, mais même cette distinction s'estompe actuellement puisqu'on peut indiquer un objet proche en utilisant *-là* : en d'autres mots, le suffixe *-là* n'indique plus la distance et est donc en train de se désémantiser.²⁹

Par ailleurs, les démonstratifs *cist* et *cil* pouvaient s'utiliser en ancien français en tant que déterminant ou en tant que pronom, comme c'est toujours le cas de *este* ou *aquel* en espagnol et de *questo* et *quello* en italien³⁰. En moyen français en revanche, la langue a commencé à marquer formellement une distinction qui autrefois n'était pas codée dans le système, celle entre déterminants et pronoms. D'après Marchello-Nizia (2006a:178) il y a lieu de parler d'une *macro-grammaticalisation* qui a consisté d'une part à simplifier en réduisant le nombre de formes, et d'autre part à innover en mettant sur pied un triple système basé sur l'analogie entre les articles, les déterminants et les pronoms démonstratifs.

3.2. Langues germaniques

3.2.1. Auxiliaires

Si on compare les auxiliaires anglais à ceux de l'allemand et du néerlandais, deux propriétés typiques d'un stade avancé de grammaticalisation sautent aux yeux : l'érosion phonétique et la décatégorialisation quasiment complète du verbe (absence complète de flexion, absence d'un infinitif en *to*, absence de *to* devant l'infinitif qui suit, etc.):

- a. I will / would go to Paris. = I'll / I'd go to Paris.
- b. I can / you can / he can / we can / you can / they can go / * to go
- c. * to can

Que les auxiliaires anglais présentent des symptômes d'une décatégorialisation plus poussée que les auxiliaires néerlandais est suggéré par le fait que plusieurs auxiliaires du néerlandais admettent (encore) un complément d'objet direct ou un complément prépositionnel, par ex. (Lamiroy & Drobjajkovic 2009):

- nl. Wat moet ik daar mee?
- angl. * What must I with this?
- 'Que dois-je faire avec cela?'

29. On observera que de manière analogue on peut utiliser l'adverbe *là* au sens de 'ici', par ex. dans *Monsieur n'est pas là*.

30. Selon certains cependant, en italien "néo-standard", on assisterait actuellement au renforcement progressif de *questo* et *quello* par les suffixes *questo-qui* et *quello-là* (Sabatini 1985:159), exactement comme ce qui s'est passé en moyen français.

- nl. Mogen/ kunnen wij een copie van uw artikel?
 angl. * May/can we a copy of your article?
 ‘Pouvons-nous avoir une copie de votre article?’
- nl. Anne moet naar Brussel vandaag.
 * Anne must to Brussels today.
 ‘Anne doit aller à Bruxelles aujourd’hui.’

Autrement dit, ils semblent avoir encore une certaine valence, contrairement à leurs pendants anglais. Il est cependant intéressant de noter ici que la situation actuelle du néerlandais rappelle celle de l’anglais ancien: Bybee (2003) montre en effet que le verbe *cunnan* ‘pouvoir’ avait autrefois un emploi transitif et admettait des compléments d’objet direct. Les auxiliaires néerlandais appellent donc un stade révolu de l’anglais et sont par conséquent moins avancés sur l’échelle de grammaticalisation que leurs équivalents anglais.

Notons que les auxiliaires modaux, *moeten* ‘devoir’ et *kunnen* ‘pouvoir’, admettent seulement des compléments quand ils ont le sens déontique et non le sens épistémique:

- a. Hij moet dat. [de boete betalen]
 Il doit cela [l’amende payer]
 ‘Il doit payer l’amende.’
- b. * Hij moet dat. [ziek zijn]
 Il doit cela [malade être]
 ‘Il doit être malade.’

Mais ce comportement est tout à fait conforme aux prédictions puisqu’on sait depuis Traugott (1989) que les auxiliaires à valeur épistémique sont d’habitude plus grammaticalisés que lorsqu’ils sont employés au sens déontique.

Signalons enfin que si on compare l’auxiliaire du futur anglais *will* à son pendant allemand *werden*, comme l’a fait Mortelmans (2004), on arrive une fois de plus à la conclusion que c’est l’auxiliaire anglais qui est le plus grammaticalisé. Bien que l’auxiliaire du futur *werden* se soit grammaticalisé à partir du verbe lexical *werden* ‘devenir’, Mortelmans note cependant que le degré de grammaticalisation qui le caractérise est plus limité que celui de *will*, notamment parce qu’une étude de corpus montre qu’il est beaucoup moins fréquent: il s’est donc relativement peu paradigmaté. En effet, toujours d’après Mortelmans, dans la moitié des cas où *will* est utilisé, l’allemand utilise simplement le présent, par ex.:

- angl. It’s no problem at all for you to leave in two days, they’ll be flying out till the end of the week. (exemple emprunté à Mortelmans)
- all. Dein Abflug in zwei Tagen ist überhaupt kein Problem, sie fliegen noch bis Ende der Woche.
 ‘Ton départ dans deux jours ne pose aucun problème puisqu’ils volent encore jusqu’à la fin de la semaine.’

En bref, l’anglais *will* s’est désémantisé à un point où il est apte à être utilisé dans toute une série de contextes où l’allemand ne recourt pas à

werden, auxiliaire qu'ils réservent strictement à l'expression d'un évènement futur.

3.2.2. *Le pronom indéfini*

Tant le néerlandais que l'allemand connaissent l'emploi d'un pronom indéfini, *men* et *man* respectivement, qui renvoient à un référent arbitraire [+humain]. L'étymologie remonte dans les deux cas à un substantif signifiant «homme». Celui-ci s'est grammaticalisé pour aboutir à un pronom indéfini, clitique de la 3^e personne du singulier qui s'utilise comme sujet dans les phrases à temps fini :

- nl. Men leeft maar één keer.
- all. Man lebt nur einmal.
- angl. You live only once.
'On ne vit qu'une fois.'

Comme le montrent les exemples, l'anglais recourt à la 2^e personne du singulier dans ce cas (ou au pronom indéfini *one*). Mais *man* a existé en ancien anglais, seulement le pronom n'a pas survécu (Weerman 2006). La situation rappelle donc ce qu'on vient de noter ci-dessus concernant l'emploi transitif de *cunnan* qui n'a pas survécu en anglais moderne, mais dont on trouve encore un équivalent dans le verbe néerlandais *kunnen*.

Curieusement, une étude récente (Weerman 2006) montre que *men* est en train de décliner en néerlandais, alors que l'allemand *man* est tout à fait vivant. En effet, Weerman note que *men* fait désormais partie de la langue soutenue, que de jeunes enfants ne l'utilisent guère et que sa fréquence a baissé de manière significative en 40 ans dans les corpus qu'il a étudiés, alors que les enfants allemands maîtrisent apparemment *man* avant l'âge de quatre ans. Comme de juste, Weerman observe que *men* est de plus en plus souvent remplacé à l'oral par le pronom personnel, 2^e personne du singulier, *je*, exactement comme ce qu'on a vu arriver en anglais.

3.2.3. Les travaux typologiques (e.a. König & Haspelmath 1998, König & Gast 2007:114sq) ont mis en évidence que la construction à possesseur externe, c'est-à-dire celle où le possesseur d'une entité inaliénable est indiqué à l'aide d'un datif, est en train de disparaître progressivement des langues d'Europe occidentale. Si on accepte que cette évolution est à appréhender en termes de *subjectification* (Lamiroy 2003) dans la mesure où on constate que le datif est remplacé par le nominatif sujet, on observe que c'est de nouveau l'anglais qui est le plus avancé et l'allemand le moins. L'anglais tout simplement ne connaît pas la construction dative pour exprimer le possesseur :

- * John broke him a leg.
- John broke his leg.
- Jean s'est cassé la jambe.

membres d'une même communauté linguistique qui, en optant pour les mêmes changements, finissent par façonner l'histoire de leur langue.

Références

- AUDRING, J., 2006. «Genusverlies en de betekenis van voornaamwoorden». In: Hüning, M. et al., 71-89.
- AURELI, M., 2003. «Pressione dell'uso sulla norma. Le relative non standard nei giudizi degli utenti». *Studi italiani di linguistica teorica e applicata (SILTA)*, XXXII, 1, 45-67.
- BÉGUELIN, M.-J., 2000. «Des clauses impersonnelles aux constituants phrastiques: quelques axes de grammaticalisation», in Seriot, P. & Berrendonner, A. (éds), *Le paradoxe du sujet. Les propositions impersonnelles dans les langues slaves et romanes*, Cahiers de l'ILSL n° 12, 25-41.
- BISANG, W., 1996. «Areal typology and grammaticalization: Processes of grammaticalization based on nouns and verbs in East and mainland South East Asian languages». *Studies in Language* 20.3, 519-597.
- BRINTON, L., 1988. *The Development of English Aspectual Systems: Aspectualizers and Post-verbal Particles*. Cambridge: Cambridge University Press.
- BURRIDGE, K., 1996. «Degenerate cases of body parts in Middle Dutch», in Chappell, H. & McGregor, W. (éds). *The Grammar of Inalienability*. Berlin/New York: Mouton de Gruyter, 679-710.
- BYBEE, J., 2003. «Cognitive Processes in Grammaticalization», in Joseph, B.D. & Janda, J. (eds.) *The Handbook of Historical Linguistics*. Oxford: Blackwell, 145-167.
- BYBEE, J., PERKINS, R. & PAGLIUCA, W., 1994. *The Evolution of Grammar. Tense, Aspect and Modality in the Languages of the World*. Chicago: The University Press of Chicago.
- CARLIER, A., 2007. «From Preposition to article». *Studies in Language*, 31, 1, 1-49.
- DETGES, U., 1999. «Wie entsteht Grammatik? Kognitive und pragmatische Determinanten der Grammatikalisierung von Tempusmarken», in Lang, J. & Neumann-Holzschuh, I. (éds) *Reanalyse und Grammatikalisierung in der romanischen Sprachen*. Tübingen: Niemeyer, 31-52.
- FIorentino, G., 1999. *Relativa debole. Sintassi, uso, storia in italiano*. Milano: Franco Angeli.
- FOULET, L., 1920. «La disparition de prétérit». *Romania*, 46, 271-313.
- GEURTS, B., 2000. «Explaining grammaticalization (the standard way)». *Linguistics*, 38-4, 781-788.
- GLESSGEN, M.-D., 2007. *Linguistique romane. Domaines et méthodes en linguistique française et romane*. Paris: Armand Colin.
- GOUGENHEIM, G., 1929. *Etude sur les périphrases verbales de la langue française*. Paris: Nizet.
- GROSS, M., 1975. *Méthodes en Syntaxe*. Paris: Hermann.
- GREVISSE-GOOSSE, A., 2007. *Le Bon Usage*. Bruxelles: Duculot-De Boeck.
- HARRIS, M., 1978. *The Evolution of French Syntax. A comparative approach*. London: Croom Helm.
- HARRIS, M. & VINCENT, N., 1988. *The Romance Languages*. London & Sydney: Croom Helm.

- HASPELMATH, M., 2000. «The relevance of extravagance: a reply to Bart Geurts». *Linguistics*, 38-4, 789-798.
- HEINE, B., 1993. *Auxiliaries*. Oxford: OUP.
- HEINE, B. & KUTEVA, T., 2002. *World Lexicon of Grammaticalization*. Cambridge: Cambridge University Press.
- HEINE, B. & KUTEVA, T., 2005. *Language Contact and Grammatical Change*. Cambridge: Cambridge University Press.
- HEINE, B. & NARROG, H., 2010. «Grammaticalization and Linguistic Analysis», in Heine, B. & Narrog, H. (éds) *The Oxford Handbook of Linguistic Analysis*. Oxford: Oxford University Press, 401-423.
- HOPPER, P., 1991. «On some principles of Grammaticalization», in Traugott, E. & Heine, B. (éds). *Approaches to grammaticalization*. Amsterdam: J. Benjamins, 17-35.
- HOPPER, P. & TRAUGOTT, E., 2003. *Grammaticalization*. Cambridge: Cambridge University Press.
- HÜNING, M., VOGL, U., VAN DER WOUDE, T. & VERHAEGEN, A., 2006. *Nederlands tussen Duits en Engels. Handelingen van de workshop aan de Freie Universität Berlin*. Leiden: Stichting Neerlandistiek Leiden.
- KELLER, R., 1994. *On Language Change. The invisible hand in language*. London: Routledge.
- KÖNIG, E. & HASPELMATH, M., 1998. «Les constructions à possesseur externe dans les langues d'Europe», in Feuillet, J. (ed.) *Actance et valence dans les langues d'Europe*. Berlin: Mouton-de Gruyter, 525-606.
- KÖNIG, E. & GAST, V., 2007. *Understanding English-German Contrasts*. Berlin: Erich Schmidt Verlag.
- KRUG, M., 2001. «Frequency, iconicity, categorization: evidence from emerging modals», in Bybee, J. & Hopper, P. (eds) *Frequency and the Emergence of Linguistic Structure*. Amsterdam: J. Benjamins.
- KÜRSCHNER, S., 2006. «De Nederlandse nominale meervoudsallomorfie tussen Duitse complexiteit en Engelse eenvoud», in Hüning, M. et al., 103-123.
- LAMBRECHT, K., 1994. *Information structure and sentence form. A theory of topic, focus, and the mental representations of discourse referents*. Cambridge: Cambridge University Press.
- LAMIROY, B., 1993. «Pourquoi il y a deux passifs». *Langages*, 93, 53-72.
- LAMIROY, B., 1999. «Auxiliaires, langues romanes et grammaticalisation». *Langages*, 135, 33-45.
- LAMIROY, B., 2001. «Le syntagme prépositionnel en français et en espagnol: une question de grammaticalisation?» *Langages*, 143, 91-106.
- LAMIROY, B., 2003. «The External Possession Structure and Grammaticalisation in Romance and Germanic languages», in D'Hulst, Y. & Coene, M. (éds.). *From NP to DP. The expression of Possession in Noun Phrases* (Vol. II). Amsterdam: Benjamins, 257-281.
- LAMIROY, B. & DROBNJAKOVIC, A., 2009. «Auxiliaries and Grammaticalization. A case study of Germanic and Slavonic Languages», in Rossari, C., Ricci, C. & Spiridon, A. (éds) *Grammaticalization and Pragmatics. Studies in Pragmatics* 5, 19-33.
- LAMIROY, B. & DE MULDER, W., à paraître. «On the rythm of grammaticalization across languages», in Heine, B. & Narrog, Heiko. (éds). *The Oxford Handbook of Grammaticalization*. Oxford: OUP, sous presse.

- LAPESA, R., 1983. *Historia de la lengua española*. Madrid: Gredos.
- LEHMANN, C., 1995. *Thoughts on grammaticalization*. Munich: Lincom Europa.
- LOENGAROV, A., 2006. *L'alternance indicatif/subjonctif dans les langues romanes. Motivation sémantico-pragmatique et grammaticalisation*. Thèse de doctorat, KULeuven (non publiée).
- MARCHELLO-NIZIA, C., 2006a. *Grammaticalisation et changement linguistique*. Bruxelles: De Boeck.
- MARCHELLO-NIZIA, C., 2006b. «From personal deixis to spatial deixis: The semantic evolution of demonstratives from Latin to French», in M. Hickmann & S. Robert, eds. *Space in Languages*. Amsterdam: J. Benjamins, 103-120.
- MARCHELLO-NIZIA, C., 2009. «Word Order from Latin to French: a Case of Grammaticalization or of Typological Coherence?», in Rossari, C., Ricci, C. & Spiridon, A. (éds) *Grammaticalization and Pragmatics. Studies in Pragmatics* 5, 1-18.
- MEILLET, A., 1912/1982. «L'évolution des formes grammaticales», in *Linguistique Historique et Linguistique générale*. Paris: Champion-Slatkine.
- MEULLEMAN, M. à paraître. *Les localisateurs dans les constructions existentielles — Approche comparée en espagnol, en français et en italien*. Stuttgart: Steiner Verlag, sous presse.
- MORTELMANS, T., 2004. «Grammatikalisierung und Subjektivierung: Traugott und Langacker revisited». *Zeitschrift für germanistische Linguistik: deutsche Sprache in Gegenwart und Geschichte* 32, Sonderdruck, 188-209.
- MORTIER, L., 2007. *Perspectives on grammaticalization and speaker's involvement. The case of progressive and continuative periphrases in French and Dutch*. Thèse de doctorat, KULeuven (non publiée).
- NORDE, M., 2009. *Degrammaticalisation*. Oxford: Oxford University Press.
- PIERRET, J.M., 1985. *Phonétique du français*. Louvain-la-Neuve: Cabay.
- RENZI, L. & G. SALVI (éds.), 1991. *Grande Grammatica di Consultazione*. Vol. II. Bologna: Il Mulino.
- RIEGEL, M., PELLAT, M. & RIOUL, R., 1994. *Grammaire méthodique du français*. Paris: PUF.
- SABATINI, F., 1985. «L'«italiano dell'uso medio»: una realtà tra le varietà linguistiche italiane». In: Holtus, G. & Radtke, E. (éds.), *Gesprochenes Italienisch in Geschichte und Gegenwart*, Tübingen: Narr, 155-184.
- SOUTET, O., 2000. *Le subjonctif en français*. Paris: Ophrys.
- STARK, E., 2007. «Gender, number and indefinite articles. About the typological 'inconsistency' of Italian», in: Stark, E., Leiss, E. & Abraham, W. (éds) *Nominal Determination: Typology, context constraints, and historical emergence*. Amsterdam: J. Benjamins, 49-71.
- SCHØESLER, L., 2006. «Grammaticalisation et dégrammaticalisation. Etude des constructions progressives en français du type *Pierre va/vient/est chantant*», in Labeau, E., Veters, C. & Caudal, P. (eds) *Cahiers Chronos* 16, 91-119.
- SQUARTINI, M., 1998. *Verbal Periphrases in Romance: Aspect, Actionality and Grammaticalization*. Berlin: Mouton de Gruyter.
- TOBLER, A. & LOMMATZSCH, E., 1925-2002. *Altfranzösisches Wörterbuch*. Berlin: Weidmann and Wiesbaden: Steiner.
- TRAUOGOTT, E., 1989. «On the rise of epistemic meanings in English: an example of subjectification in semantic change». *Language*, 65, 31-55.
- VAN HAERINGEN, C.B., 1956. *Nederlands tussen Duits en Engels*. Den Haag: Servire.

WEERMAN, K., 2006. «It's the economy, stupid. Een vergelijkende blik op *men* en *man*», in Hüning, M. et al., 19-47.

WILMET, M., 1976. *Etudes de morpho-syntaxe verbale*. Paris: Klincksieck.

Béatrice LAMIROY
French and General Linguistics
Blijde-Inkomststr 21 PO Box 3308
B-3000 Leuven